

à chacun la solennité du soir, chacun aussi recevait un billet ainsi conçu :

« M. \*\*\* est prié de se rendre chez D. Gaetano une heure avant le bal, pour une délibération importante. »

Toute la ville fut en rumeur. Que se passait-il donc à Chirimayo, cité essentiellement paisible, qui ne secouait son linceul qu'à de longs et rares intervalles ? On courut chez D. Gaetano. Il était à la campagne et ne devait revenir que le soir. La curiosité s'en augmenta. Les mères timides crurent qu'il s'agissait d'un soulèvement contre l'autorité royale et supplièrent leurs fils de ne point s'y rendre, d'autres, nourrissant une secrète haine, les armèrent de poignards; plus d'une jeune fille se troubla dans l'emploi des cosmétiques à l'aide desquels les beautés de Chirimayo ont coutume de relever l'éclat de leur teint; les fiancées se pendirent au bras de leur promis pour les faire renoncer à cette périlleuse entreprise; tout fut inutile. La curiosité fut plus forte que la peur, et vers six heures, on put voir des ombres silencieuses se glisser une à une le long du mur de la maison de D. Gaetano et disparaître sans bruit sous le porche. Un mulâtre les introduisait sans mot dire dans une vaste salle éclairée par une seule chandelle fumeuse : D. Gaetano était toujours absent.

A la fin pourtant, quand le nombre des conviés fut complet, le maître de la maison apparut. Il était précédé de deux valets pourtant chacun deux candélabres; en un instant la lumière ruissela dans la pièce et d'autres domestiques couvrirent les guéridons de vins précieux et de pyramides de gâteaux. La terreur fit place à la joie. Les chapeaux rabattus sur les yeux se levèrent; les manteaux jetés sur l'épaule tombèrent sur les sièges et les poi-